

Qui aurait pu, Mesdames et Messieurs, rester insensible à un appel si éloquent ? Aussi vous est-il plus facile de vous figurer, qu'à moi de l'exprimer, l'effet immense qu'il produisit. Ces accents, pleins d'énergie, donnèrent un nouvel élan au patriotisme et au courage des citoyens. On s'empresse, on accourt de tous côtés se ranger sous les drapeaux des divers corps d'armée qui se formaient alors : la milice incorporée, les *Canadian Fencibles*, les corps des Voyageurs, des Chasseurs et les Voltigeurs Canadiens. Mais c'était surtout ce dernier corps, celui des Voltigeurs, qui semblait avoir plus d'attrait pour les enfants du pays. Armé à la légère et destiné à un combat de tirailleurs, comme son nom l'indique, ce bataillon était tout à fait dans le goût d'un peuple vif, agile, alerte ; qualités qu'il a reçues en héritage de ses ancêtres. L'opinion unanime de tous les hommes de guerre étrangers qui sont venus dans ce pays, a toujours été que l'infanterie de ligne, la grosse infanterie, ne convenait point du tout aux Canadiens. C'était, entre autres, l'opinion de M. Caisac, lieutenant aux Chasseurs d'Afrique, et que la mort vint malheureusement de nous enlever à Toronto, où il s'était établi. Ce personnage distingué avait formellement exprimé sa conviction à ce sujet, dans une suite d'articles remarquables, publiés dans les Journaux, sur la meilleure méthode d'organisation militaire en Canada.

C'était donc par goût et comme par instinct que nos Canadiens se portaient vers le régiment des Voltigeurs. Aussi fut-il le premier en état d'organisation complète, et prêt, avant tous les autres, à entrer en campagne. On eut le bon esprit de ne pas affubler ce corps de l'uniforme de rigueur rouge et blanc, dont les couleurs brillantes exposent le soldat à être aperçu de trop loin et à servir ainsi plus facilement de point de mire à l'ennemi ; mais on lui en donna un de couleur sombre, gris de fer foncé, avec parements noirs, costume beaucoup plus propre à le servir dans le genre de combat qui allait s'engager.

Ce régiment s'est toujours distingué depuis entre les autres, dans les divers engagements où il s'est trouvé notamment au village de Lacolle et à Chrysters Farm. C'étaient nos Zouaves Canadiens, et ils méritaient ce nom, autant par leur hardiesse et leur bravoure, que par leur agilité. On les vit, plusieurs fois, dans la journée de Chateauguay, courir à l'ennemi, et après une première décharge, disparaître comme par enchantement. "*Eclipse de ces Messieurs*," comme disent les Zouaves Français. Qu'étaient-ils devenus ? Vous en eussiez trouvé un nombre couchés dans les fossés qu'ils avaient rencontrés sous leurs pas, chargeant et déchargeant leurs armes dans cette position, d'autres se glissant le long des clôtures, ou abrités par des troncs d'arbres, avec lesquels la couleur de leur habillement les identifiait presque, le reste enfin, escaladant, avec l'agilité de l'écureuil, les haies et les maisons, et chacun faisant un feu meurtrier sur leurs ennemis restés à découvert. On ne saurait croire combien ceux-ci se trouvèrent soudainement déconcertés d'avoir à lutter contre des ennemis invisibles et insaisissables.

Le Gouverneur Prévost avait fait preuve d'un grand tact militaire, en donnant le commandement de ce corps d'élite à un officier distingué d'origine française, le major *Charles Michel de Salaberry*, du 60^e Régiment ou "*Royal Américain*." Les soldats, de leur côté, étaient fiers de marcher sous les ordres d'un homme de commune origine avec eux, parlant la même langue, et déjà illustré par mille preuves de bra-

voure et de capacité. Le mérite personnel de ce commandant était encore relevé par le souvenir de deux de ses frères morts glorieusement en Espagne, l'un au siège de Badajoz, le second à Salamanque ; enfin par celui de *Louis de Salaberry*, major du 1^{er} Bataillon des "*Royal Canadian Volunteers*,"—père de ces trois héros et lui-même autrefois si respecté et si aimé des Canadiens. [1]

Voilà comme les soldats Canadiens-Français savent témoigner leur reconnaissance à ceux de leurs officiers dans lesquels ils ont trouvé le commandement doux et honnête.

Mais déjà le canon grondait dans le Sud. C'était le Général Dearborn, qui, parti d'Albany, où il avait établi son quartier général, s'avavançait, à marches forcées, sur nos frontières avec des troupes nombreuses et bien munies. A la tête d'un détachement fort de 5,000 hommes, le Général Hampton, pensant ne trouver que peu ou presque point de résistance, tenta de surprendre le district de Montréal, et osa même traverser la ligne, et s'avancer jusqu'au premier village canadien ; mais il avait compté sans nos braves milices incorporées et, surtout, sans nos Voltigeurs, qui avaient coupé les chemins, construit des abatis considérables, et opposé ainsi une barrière infranchissable à l'armée ennemie. Hampton déconcerté se borna à quelques escarmouches, mais partout repoussé, il est contraint de rétrograder ; et n'ayant pu forcer nos lignes, il va tenter un passage par la rivière Chateauguay.

Le Colonel Salaberry, à qui les mouvements de l'ennemi n'échappaient point, laissant à Odellton le gros de son armée, se porta de ce côté, avec un faible détachement de 300 hommes, composé d'une compagnie de "*Canadian Fencibles*," de deux compagnies de ses Voltigeurs, de quelques milices et de quelques auxiliaires Iroquois.

Le 26 octobre, à pareil jour qu'aujourd'hui, vers les dix heures du matin, le Colonel de Salaberry découvrit la cavalerie et les troupes légères de l'ennemi qui s'avançaient des deux côtés de la rivière Chateauguay. Aussitôt, et malgré la faiblesse des moyens dont il pouvait disposer, il forma la résolution héroïque de l'arrêter à tout prix. La poignée d'hommes qu'il commandait était postée sur le côté nord de la rivière, et protégée en front par une petite re-

[1] Le trait suivant pourra donner une idée du respect et de l'affection que portèrent toujours au commandant les soldats du "*Royal Canadian Volunteers*."

Lorsque ce Régiment, formé en 1796, fut licencié, à Québec, en 1804, c'était le vieux major Louis de Salaberry qui avait le commandement du 1^{er} Bataillon presque tout composé de Canadiens-Français, (il avait succédé dans ce grade à M. Joseph de Longueuil, mort depuis quelques années.) Salaberry rassembla donc son Bataillon, et leur fit ses adieux dans des termes qui rappellent les adieux de Napoléon à sa vieille garde, à Fontainebleau. "Soldats," s'écria-t-il, "il a plu à Sa Majesté d'ordonner le licenciement de notre Régiment, et elle vous remercie de vos services. Vous avez toujours rempli vos devoirs avec fidélité. Les punitions ont été bien rares et très-légères dans votre bataillon, ce qui est une preuve irrécusable de votre bonne conduite. Maintenant, mes enfants, nous allons nous dire adieu, et nous séparer pour toujours. Vous allez retourner dans vos familles : mais promettez-moi que si jamais votre drapeau reparait à vos regards, vous le saluerez avec respect. Sa vue vous portera aux jours que nous avons passés ensemble, et j'espère aussi qu'il rappellera votre vieux major, qui vous a toujours beaucoup aimé."

A ses mots il veut se dérober à ses soldats pour leur cacher l'émotion qui l'opresse. Mais ceux-ci ne lui en laissent pas le moyen. Ils se précipitent, ils l'entourent, en poussant des hurrahs frénétiques, l'enlèvent, malgré ses prières et sa résistance, en lui faisant un siège de leurs armes renversées, ils le portent en triomphe jusqu'à sa demeure!